

## PRÉSENTATION

Ce dictionnaire relève d'une histoire peu commune puisqu'il s'agit d'une invention ; il n'a jamais été écrit en tant que tel par André Girard. Les articles réunis ici<sup>1</sup> sont en effet tirés des trois volumes du *Dictionnaire-journal*, de Maurice Lachâtre\*, ouvrage destiné, comme le précise le titre, à compléter et actualiser son *Nouveau Dictionnaire universel*, ainsi que les « grands lexiques français ». André Girard est méconnu ; le *Dictionnaire-journal* est introuvable ; l'éditeur et lexicographe aurait pu être le grand-père du rédacteur. Pourquoi rassembler ces textes et les mettre à disposition du public plus d'un siècle plus tard ?

\*  
\*   \*  
\*

Retraçons d'abord cette histoire. Nous sommes à la fin de l'année 1894, ou peut-être au début de 1895 ; Maurice Lachâtre\*, un libraire-éditeur blanchi sous le harnais<sup>2</sup>, qui a connu 1848 et la Commune, écrit à son cadet Jean Grave\* pour l'inviter à collaborer avec lui.

Jean Grave a quarante ans. Il s'est lancé dans la presse anarchiste depuis novembre 1881, se chargeant de la publication du *Bulletin des groupes anarchistes*, puis, à la demande du géographe Élisée Reclus\*, il ira, en 1883, s'occuper à Genève de l'organe anarchiste *Le Révolté*, fondé en 1879, qui deviendra *La Révolte* en 1887. Il a publié *La société mourante et l'anarchie* qui lui a valu des poursuites pour provocation au vol, à l'indiscipline et au meurtre et apologie de faits qualifiés de crimes par la loi<sup>3</sup>. Puis il a comparu

---

<sup>1</sup> Nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation du texte original.

<sup>2</sup> Sur Lachâtre, on pourra lire François Gaudin, *Maurice Lachâtre, éditeur socialiste (1814-1900)*, Éditions Lambert-Lucas, 2014, 467 p., ainsi que *Le monde perdu de Maurice Lachâtre (1814-1900)*, François Gaudin (dir.), 2006, éd. Honoré Champion, 286 p., et *Cinq centimes par jour. Pratiques commerciales d'un éditeur engagé*, François Gaudin et Jean-Yves Mollier (éd.), PURH, 2008, 84 p.

<sup>3</sup> Cour d'assises de la Seine, audience du 25 février 1894. Les témoins de Jean Grave étaient Paul Adam, Bernard Lazare, Octave Mirbeau et Élisée Reclus. L'auteur écopa de deux ans de prison et mille francs d'amende.

lors du procès des Trente<sup>4</sup> qui se conclut par un acquittement. Il sort de prison et se prépare désormais à lancer son journal *Les Temps nouveaux*, qui prend la suite de *La Révolte*.

Voici ce que lui écrit l'éditeur :

« *Cher citoyen,*

*Je suis heureux de pouvoir vous féliciter sur votre prochain élargissement dû à l'amnistie que le gouvernement s'est vu forcé d'accorder.*

*Je désirerais, à présent que vous voilà libre, avoir un entretien avec vous au sujet de travaux littéraires que j'aurais bien voulu vous confier, si vos loisirs vous permettent de vous en occuper.*

*Je vous avais écrit pour cet objet mais ma lettre ne vous sera peut-être pas parvenue.*

*A bientôt, cher citoyen, le plaisir de vous serrer la main.*

*Maurice La Châtre*

Jean Grave décline la proposition. Il n'est pas sûr que les deux hommes se connaissent ; mais Jean Grave connaît depuis vingt ans Henri Oriol\*, journaliste auquel Lachâtre avait un temps confié sa maison de librairie et qui fut son employé puis devint son gendre. Quelques mois plus tard, le 3 mai 1895, Lachâtre remercie Jean Grave de l'exemplaire de son nouveau journal qu'il a reçu avant sa sortie en précisant :

« *Le jeune homme que vous m'avez adressé pour devenir un de nos collaborateurs n'a pas reparu. Je regrette de n'avoir pas pu continuer les relations, – car il me paraissait fort capable de nous aider dans notre mission de progrès.* »

Le « *jeune homme* », c'est son ami, André Girard, né en 1860. Il va resurgir, s'avérer capable, et rester. Dans ses souvenirs, Jean Grave évoque son recrutement par Lachâtre, peu après leur lancement des *Temps nouveaux*<sup>5</sup>, dont le premier numéro paraît le 4 mai 1895 et sera suivi par plus de 900 autres. À partir de ce moment, Girard va servir la même cause dans deux bureaux différents, rue Bertin-Poirée, à la Librairie du progrès fondée par le libraire-éditeur, qui paie mieux, et au 140 rue Mouffetard, où s'est

---

<sup>4</sup> Le procès devant la cour d'assises de la Seine se déroula du 6 au 12 août 1894. Les prévenus étaient accusés, dans le cadre de la répression anti-anarchiste, de s'être affiliés à une association formée dans le but de préparer ou de commettre des crimes contre les personnes ou les propriétés, ou d'avoir participé à une entente établie dans le même but.

<sup>5</sup> Jean Grave, *Quarante ans de propagande anarchiste*, présenté et annoté par Mireille Delfau, préface de J. Maitron, Paris, Flammarion, 1973, 605 p.

installé durablement celui qu'on surnommait le « pape de l'anarchie » et qu'il va assister longtemps.

Voilà donc les conditions dans lesquelles André Girard se mit à travailler pour le *Dictionnaire-journal, compléments du "Dictionnaire universel" et des grands lexiques français*. Cette publication originale, et, nous l'avons vu, à peu près introuvable<sup>6</sup>, fut vendue par livraisons. L'objectif de l'auteur était de proposer une actualisation régulière de son *Nouveau Dictionnaire universel*, qui avait fini de paraître en 1870. L'idée sera reprise par la maison Larousse qui lancera son *Larousse mensuel illustré* en 1907.

### **Le Dictionnaire-journal**

Les premières livraisons du *Dictionnaire-journal* furent publiées sans doute à la fin des années 1880. En tout cas, quelques articles en prise sur l'actualité, comme celui consacré à Sadi Carnot, mentionnent la date de 1887. On rencontre des faits d'actualité, comme l'édification de la tour Eiffel<sup>7</sup>, le métropolitain, et la téléphonie. La politique marque déjà ces premières livraisons, à **Chicago** une section est consacrée au procès de Spies\*, Fischer\*, Parsons\* et Engel\*, consécutif à la manifestation du 1<sup>er</sup> mai 1886, et à leur « assassinat juridique » survenu le 11 novembre 1887<sup>8</sup>. L'article consacré à cet événement, à l'origine de la célébration du 1<sup>er</sup> mai, est l'un des rares que Maurice Lachâtre\* signe dans toute sa carrière.

L'orientation du recueil se traduit par le traitement des notices consacrées à des individus. L'article **Émile Zola** incite à la bienveillance : « Soyons indulgents pour ses faiblesses en considération de ses œuvres. Les titres et les décorations seront les hochets de sa vieillesse. » Et la notice **Adolphe Thiers** se contente à peu près de citer un texte que le communard Félix Pyat\* a consacré au « président des assassins et des voleurs ». Originalité de cette publication périodique, on y trouve inséré, en feuilleton linguistique, un *Vocabulaire de la langue verte*, signé par Hector France\*, auteur de nombreux articles par ailleurs.

Dès ce premier volume, dans lequel André Girard n'intervient pas encore, on voit apparaître des articles-fleuves, en forme de feuilletons, qu'il s'agisse

---

<sup>6</sup> Un seul volume figurait, en 2014, au catalogue de la Bibliothèque nationale de France, daté de 1895.

<sup>7</sup> Terminée en mars 1889.

<sup>8</sup> À la suite du mouvement de protestation du 1<sup>er</sup> mai 1886, organisé pour obtenir la journée de huit heures, une bombe explosa à Haymarket Square et cinq anarchistes furent condamnés à la pendaison sans preuve aucune.

de **microbes** ou **erreurs judiciaires**, signés par Léon Millot\*. Ceux d'André Girard emprunteront parfois ce format, mais pour des contenus plus politiques. Le secrétaire de rédaction choisi pour relancer la publication n'intervient qu'à partir du second volume. André Girard commence à marquer le texte de son empreinte dans la livraison 59 ; **individualisme** illustre la « conception anarchiste-communiste » ; son caractère de discussion théorique se retrouvera dans d'autres contributions (**éducation, autorité paternelle**). Il présente dans **la Verrerie ouvrière** l'entreprise autogérée que ses ouvriers créèrent, en 1896, après la grève de Carmaux. Les faits sont détaillés et le lecteur a droit à une gravure et une photographie, la première de l'ouvrage.

À l'arrivée de Girard ne correspond aucun changement dans l'équipe de rédacteurs : outre Hector France\* et Léon Millot\*, déjà mentionnés, on rencontre les noms de Victor Marouck\*, un proche de Jules Guesde\* ; Ferdinand Révillon\*, compositeur et professeur de musique ; Gustave Rouanet\*, député socialiste, proche de Benoît Malon\* et de Jules Vallès\* ; et Édouard-Auguste Spoll\*, signataire d'un *Metz. 1870 (1873)*, éditeur des *Matinées du roi de Prusse (1885)*, et auteur d'un *Banquet des jésuites* qui n'est pas une œuvre d'édification. L'énigmatique Félix Trouilloud\* a travaillé surtout dans le tome 1 et disparaît ensuite. René de Nancy, S. et M.O. nous sont demeurés mystérieux... Parmi les collaborateurs occasionnels, on rencontre Marie David\*, qui signe Veuve La Cecilia (son mari fut général sous la Commune), Jérôme Monti\*, qui avait écrit une *Histoire de la Corse, à l'usage des écoles de la Corse*, et allait raconter dans *Quand j'étais bandit* sa vie clandestine dans l'Île de beauté.

Dans le corps du tome 2, la participation d'André Girard se fait plus sensible et nombre d'articles développent des thèmes qui sont chers à l'anarchisme émancipateur et éducationnel qu'il défend (par exemple, **morale, grève générale, servitude, propriété, commerce, assistance, autorité, coopération, anarchie**, etc.). L'espace dont il dispose lui permet de développer sa philosophie sociale et de préciser les nuances politiques de son anarchisme. Mais ses talents de musicien – il aurait été, à ses heures, compositeur de musique, selon le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* (désormais *DBMOF*) – le poussèrent à écrire l'article **musique antique**.

La part prise par le secrétaire de rédaction ne fait que se confirmer dans le tome 3 dont nous ne savons s'il continua après la livraison 123, dernière des deux exemplaires que nous connaissons, et qui contient une partie de la lettre R du *Dictionnaire de la langue verte*. Les rédacteurs sont alors les mêmes : André Girard, René de Nancy\*, E.-A. Spoll\* et S. La publication du troisième tome a lieu à la toute fin du siècle ; on y cite les dates d'avril

1898 (p. 37), et de février 1899 (p. 52). Le maître d'œuvre disparaît vendredi 9 mars 1900. Durant ces derniers mois et ceux qui suivent, le rôle d'André Girard dut être prépondérant.

Cet ouvrage d'actualisation fut mené sans moyens, avec plus de générosité que de compétence. Il contient, en miettes, deux ouvrages : un dictionnaire d'argot qui parut sous le titre de *Dictionnaire de la langue verte*, à la Librairie du progrès, en 1907 ; et un bréviaire libertaire, puzzle dont nous proposons ici les pièces rassemblées. Au cours de cette dizaine d'années, André Girard a rédigé au fil de la plume un traité de la pensée anarchiste fin de siècle. Éparpillé sous de nombreuses entrées, l'ensemble de ces contributions forme un tout cohérent dont nous avons pensé qu'il méritait une publication autonome.

Seule l'*Encyclopédie anarchiste*, dont Sébastien Faure\* assumait la direction et la coordination, peut être comparée, sous cet angle, au *Dictionnaire-journal*. Mais les cinq volumes publiés entre les deux guerres mondiales, avec le concours de centaines de collaborateurs, constitue une mine historique et idéologique d'un autre ordre, et d'une autre nature. Le discret André Girard ne participa pas à des chantiers ambitieux. Mais il caressa de près les courbes séduisantes de l'idéal libertaire.

Qui fut-il ?

## André Girard

André, Louis, Gabriel Girard (1860-1942) est peu connu<sup>9</sup>. Il n'a laissé que peu d'écrits – des brochures –, et aucune autobiographie. Il n'a guère suscité de témoignages. Né le 23 mars 1860 à Bordeaux (Gironde), il est décédé le 8 avril 1942. Fils d'avocat, élevé chez les jésuites, il commença des études de médecine, puis choisit, à vingt ans, de monter à Paris, où il rencontra Jean Grave. Lors de la naissance de sa première fille, en 1886, il a pour profession compositeur de musique. Il ne cessera d'être musicien et deviendra germanophone pour communiquer avec ses amis compositeurs allemands. Il vivait alors avec Marie Cambeaux, qu'il n'épousera que le 16 février 1921, à soixante ans – il était d'ailleurs fier, d'après la mémoire familiale, d'avoir résisté si longtemps au mariage. Employé de bureau un temps à la préfecture de police, il fut révoqué le 22 février 1888, puis nommé inspecteur le 1<sup>er</sup> septembre de la même année<sup>10</sup>. En 1894, il collabora, sous

---

<sup>9</sup> Par bonheur, il a fait l'objet d'une notice dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, de Jean Maitron, d'où proviennent bon nombre de nos renseignements.

<sup>10</sup> Son dossier a disparu des archives de police de Paris.

le pseudonyme de Max Buhr, à *La Cocarde* de Maurice Barrès, défendit Jean Grave lorsqu'il se trouva détenu à Clairvaux. Il le retrouva à la rédaction du *Révolté* puis à *La Révolte*. Sa véritable identité ayant été découverte, il fut arrêté en 1895, et aussitôt révoqué de la préfecture de police. C'est alors qu'il commença à travailler à la Librairie du progrès de Maurice Lachâtre, comme rédacteur et correcteur, puis comme secrétaire de rédaction. Il collabore aussi à *L'Action d'Art* (1891-1894), à l'éphémère *L'Action sociale* que Bernard Lazare lance en 1896, et au *Libertaire*, de Sébastien Faure, qui débute en 1895, tout en jouant un rôle important auprès de Jean Grave aux *Temps nouveaux*, où il assurait la rubrique « Mouvement social ». Dès 1897, il participe à l'Université populaire laïque du Grand-Montrouge dont il sera secrétaire. Il y donne, le 16 mai, une conférence intitulée « l'enseignement de la morale à l'école primaire ».

Son adhésion au courant éducationnel ne le fait pas reculer devant des prises de position musclées. Ainsi, après l'assassinat du roi Humbert I<sup>er</sup> d'Italie par l'anarchiste Bresci en juillet 1900, il écrivit dans *Les Temps Nouveaux* un article intitulé « Tirez fort, visez juste ! », dans lequel on pouvait lire :

« *Quelle sympathie, quelque admiration même qu'on puisse éprouver pour le ferme courage d'un homme qui, de propos délibéré, s'offre en holocauste en frappant un dirigeant voué par ses crimes à l'exécration publique, la vérité doit être hautement proclamée, dans l'intérêt même de l'issue de la lutte sociale.*

« *Ce n'est pas la tête politique qu'il importe de frapper. C'est la tête économique, la Propriété qu'il faut atteindre...* »<sup>11</sup>.

Mais le ton adopté dans les colonnes du *Dictionnaire-journal* est différent, d'un grand didactisme et porté par l'espoir de parvenir à édifier une société plus juste où le souci de l'épanouissement de l'individu primerait sur les forces de l'argent. En témoigne sa brochure *Éducation et autorité paternelle* (1897), coéditée par *Les Temps nouveaux* et la Librairie du progrès, dans laquelle s'affirme son durable combat contre les parents autoritaires, et qui reprend deux textes du *Dictionnaire-journal*. Mais la rédaction en parallèle dans les deux publications ne conduit pas André Girard à y insérer les mêmes textes ; ainsi l'article du *Dictionnaire-journal* consacré à *La Verrerie ouvrière* est différent du texte de deux pages paru dans le journal en janvier 1895. Il poursuivra ce travail d'écriture après le décès de Lachâtre et la fin du *Dictionnaire-journal*. En effet, avant de disparaître, le libraire-éditeur aura

---

<sup>11</sup> N° du 4-10 août 1900.

lancé, en 1898 – à quatre-vingt trois ans ! – la dernière et troisième version de son *Dictionnaire universel* (1852-1856), sous le nom de *Dictionnaire La Châtre* (1898-1907)<sup>12</sup>.

Secrétaire de rédaction de cette nouvelle refonte, il fut en charge de la partie sociologique. Parallèlement, prenant la suite de Paul Delesalle, il devint, en 1906, salarié des *Temps nouveaux*, tout en terminant le dictionnaire sous la responsabilité de Marie Oriol, la fille naturelle du libraire-éditeur. En 1902, il fut admis au syndicat des correcteurs et appartient au comité syndical de 1905 à 1908, puis en 1915-1916.

Durant ce début de siècle, il participe, en 1900, à l'aventure éditoriale du journal *L'Éducation libertaire* et, l'année suivante, avec notamment Georges Darien, au lancement de *Jean-Pierre*, journal pour les enfants bimensuel (1900-1904). Il publie, en 1901, une autre brochure, au titre printanier, *Au fumier le drapeau*<sup>13</sup>. L'antimilitarisme est alors facile à porter : la guerre est encore loin. Il collabore à de nombreuses publications, plus ou moins durables, comme *Pages libres*, ou *l'Éducation intégrale*, et participe à des journaux pour la jeunesse, dont *Jean-Pierre*, un bimensuel, de 1901 à 1904.

En 1910, il fait partie des seize signataires de l'affiche « A bas Biribi ! » poursuivis pour provocation au meurtre et à la désobéissance. L'année suivante, le dessinateur Aristide Delannoy, fidèle collaborateur des *Temps nouveaux*, décède et Girard participe au comité de soutien à sa veuve. Il continue sa collaboration à des journaux comme *Les Petits Bonshommes*, destiné aux enfants, et publié de 1911 à 1914, ou *La Ruche*, dont le premier numéro paraît le 10 mars 1914. Il figure parmi les fondateurs de la coopérative libertaire « le Cinéma du Peuple » (1913-1914), qui voyaient dans le film un moyen d'éduquer la classe populaire. En 1913, en réponse à Pierre Germain, auteur d'un « Procès de l'Anarchisme », il donne au *Mercur de France* « La défense de l'anarchisme ».

Durant cette période, les anarchistes furent mis au devant de la scène par l'affaire de la bande à Bonnot et, à cette occasion, André Girard prit une position nettement hostile à l'illégalisme :

« *Si les bourgeois, dans l'application de leurs principes d'individualisme égoïste, sont des bandits, les soi-disant anarchistes qui suivent les mêmes principes deviennent, par ce fait, des bourgeois et sont aussi des bandits. Bandits illégaux, peut-être, mais bandits quand même et également bourgeois.* »<sup>14</sup>

---

<sup>12</sup> L'orthographe choisie par l'éditeur varie : on trouve de la Châtre, de Lachâtre, Delachastre, Lachâtre.

<sup>13</sup> *Au fumier le drapeau*, 1901 (dépôt légal) ou 1902 (texte), 4 p. impr. C. Vandeveld.

<sup>14</sup> *Les Temps nouveaux*, 6-12 janvier 1912.

Ensuite, le calme revenu, les anarchistes tentèrent de redonner à leur mouvement une plus grande cohésion. André Girard fit partie de ceux qui menèrent campagne pour la constitution d'une Fédération communiste révolutionnaire internationale qui aurait regroupé les groupes communistes libertaires de tous pays<sup>15</sup>.

Un congrès révolutionnaire, qui se qualifiait d'anti-parlementaire, fut organisé en 1900, mais interdit ; seuls les rapports qui devaient y être présentés parurent dans *Les Temps Nouveaux*. Certains groupes, celui des ESRI (Étudiants socialistes révolutionnaires internationalistes) en particulier, menèrent campagne en faveur de « la constitution d'une Fédération communiste révolutionnaire internationale groupant les groupes communistes libertaires du monde entier ». Cette Fédération n'aurait eu pour but que de permettre aux camarades de se connaître et de correspondre. André Girard fut de ceux qui donnèrent leur accord<sup>16</sup>, mais Jean Grave fut hostile à ce projet.

Durant ces années, il s'occupe de la fin du *Dictionnaire La Châtre*. L'équipe comprend Henri Fabre\*<sup>17</sup> et Victor Méric\*, qui jouent un rôle de premier plan. Ce groupe contribua à faire de cette troisième version de l'ouvrage de Lachâtre un dictionnaire encyclopédique libertaire. On retrouve Hector France\*, romancier prolixe et auteur maison, Léon Millot\* qui fut proche du jeune Jules Guesde\* et travailla comme rédacteur au *Radical*, et à *La justice* de Clemenceau, Édouard-Auguste Spoll\*, Henri Dagan\* et Eugène Buré\* qui dirigeait une revue « sociale et libertaire », intitulée *Harmonie*, et publiée à Marseille. Les nouveaux s'appellent Miguel Almereyda\* et Fernand Després\*. Plus ponctuellement, on trouve les signatures de Piotr Kropotkine\*, prince russe et anarchiste fameux, Paul Lafargue\*, le gendre de Marx, et de Gabriel Giroud\*, gendre de Paul Robin, apôtre du néo-malthusianisme<sup>18</sup>. Pourtant, André Girard, tout comme Jean Grave, fut réticent face au néo-malthusianisme, qui avait attiré un certain nombre d'anarchistes, notamment parmi ceux qui fréquentaient la Librairie du progrès. Mais il est vrai que l'auteur décédé s'était déclaré très tôt favorable à ce courant, dès qu'il fut défendu par Annie Besant\* et Charles Bradlaugh\*, en 1877.

En août 1913, enfin, André Girard fit partie de la commission chargée de constituer une nouvelle fédération lors d'un congrès anarchiste. Sans doute

<sup>15</sup> *Les Temps Nouveaux*, 8-14 septembre 1900.

<sup>16</sup> *Les Temps nouveaux*, même numéro.

<sup>17</sup> Sur Henri Fabre, on pourra lire Nathalie-Noëlle Rimlinger, avec la coll. de François Gaudin, *Henri Fabre et le combat anarchiste des Hommes du jour (1908-1919)*, Paris, éd. De Champain, coll. Textes, 2012.

<sup>18</sup> On rencontre également le nom d'un mystérieux F. Rivière dans les publicités pour le dictionnaire parues en 1908.

prit-il encore une part dans l'*Appendice* qui parut en 1914, dans le tome 4 où il remplaçait le *Dictionnaire de la langue verte*, d'Hector France. Et la guerre arriva.

À l'automne 1914, André Girard collabore à *La Bataille syndicaliste*, mais sans adhérer à la thèse de la défense nationale. En février 1915, il écrit que beaucoup de patriotes « reviendront de leurs illusions sur les beautés de la guerre, du militarisme et de la gloire meurtrière. Ils auront vu tout ça de près et sauront ce que ça vaut. Alors, quand nous, nous lutterons pour que ces choses disparaissent, ils seront avec nous, au moins de cœur »<sup>19</sup>. En 1915, il s'oppose au « Manifeste des 16 », signé par des anarchistes favorables à l'union sacrée, dont Jean Grave. Il y répond en publiant une brochure sous le titre « Un désaccord ». Ensuite, Girard collaborera à *Ce qu'il faut dire* (1916-1917) de Sébastien Faure\*, journal antimilitariste, puis fut rédacteur en chef de *L'Avenir international*, revue mensuelle d'action sociale, littéraire, artistique, scientifique (1918-1920). Après la guerre, André Girard épouse à Montrouge, le 16 février 1921, à soixante ans, Marie Louise Théophile Cambeaux, de trois ans son aînée, en présence de leurs filles Marie-Louise, Eugénie Girard, née en 1886, épouse Bachert, et Marguerite, Jeanne Girard, épouse Prat, née en 1888, toutes deux brodeuses. La première fut militante socialiste à Montrouge, dont son mari fut maire adjoint socialiste. La seconde avait épousé le 9 juillet 1909 Léon, Eugène Prat, correcteur typographe, l'un des témoins était Gustave Franssen, correcteur, syndicaliste libertaire qui fut à plusieurs reprises secrétaire du syndicat des correcteurs. Ces alliances démontrent l'importance, dans sa vie familiale, du milieu professionnel que s'était choisi notre auteur.

Toujours correcteur-typographe, Girard collabora à *La Vie ouvrière*, journal de la CGT créé, en 1909, par Pierre Monatte\*, un ancien anarchiste. Il quitta le syndicat des correcteurs en 1922 pour la Confédération générale du travail unitaire, plus à gauche, sans toutefois adhérer au parti communiste<sup>20</sup>. Ensuite, il travailla comme permanent à l'Internationale des Travailleurs de l'Enseignement, version communiste de l'Internationale de l'Enseignement qui avait été fondée en 1919. Il côtoya là, parmi les autres permanents, Georges Cogniot\*, qui le décrit, dans ses mémoires, comme un « homme probe et droit, profondément estimable. »<sup>21</sup>

Ces diverses adhésions ne changèrent pas le fond de sa pensée ; André Girard demeura l'anarchiste qu'il avait toujours été et, en 1935, il répondit

---

<sup>19</sup> Lettre de Girard à Mougeot, du 21 février 1915, citée par le *DBMOF*.

<sup>20</sup> *Le Libertaire*, 11 février 1925.

<sup>21</sup> Georges Cogniot, *Parti pris*, Éditions Sociales, 2 vol., 1976.

à une enquête du *Libertaire* en ces termes : « Oui, le "Front populaire" prépare à la fois les bonnes élections de "gôche" de 1936 et le "climat moral" propice à une prochaine guerre du "Droit", de la "Justice" et de la "Liberté". »<sup>22</sup> Il revint en 1936 au syndicat des correcteurs.

Il fut admis à l'hôpital Laennec, de Paris, le lendemain de ses 82 ans et mourut, le 7 avril 1942, d'insuffisance respiratoire. Il habitait toujours rue Céline Dubois, à Montrouge et était veuf.

Il avait composé de la musique durant toute sa vie et légua ses partitions à un ami pour qu'elles soient conservées. La discrétion l'accompagnera pour la postérité.

\*  
\*     \*

La publication de ce dictionnaire a été rendue possible grâce aux aimables concours de Gérard de Bennetot, Jean-Michel Hayotte et à l'assistance technique précieuse de Maxime Angot et Nathalie Avenel. Nous remercions pour leurs relectures César Huerta, ainsi que Monique Gaudin, Anne Parisot, Catherine Raffaëlli et Annie Robert et, pour leur collaboration, les descendants Clément, Denise et Jean-Luc Garrigou.

François GAUDIN

N.b. Les astérisques renvoient au répertoire des personnages, en fin d'ouvrage.

---

<sup>22</sup> *Le Libertaire*, 29 novembre 1935.